

De tendres
aspirations

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gobeil, Sylvie, 1957-
De tendres aspirations
ISBN 978-2-89585-866-9

I. Titre.
PS8613.O25D4 2016 C843'.6 C2016-940968-6
PS9613.O25D4 2016

© 2016 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Illustration de la page couverture: Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS
lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE
prologue.ca

Distribution en Europe :

DILISCO
dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

SYLVIE GOBEIL

De tendres aspirations



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À Martine Gobeil, ma cousine, amie et fidèle lectrice.

*Se réunir est un début ; rester ensemble est un progrès ;
travailler ensemble est une réussite.*

Henry Ford (1863-1947)

Chapitre 1

Marie-Hortense Dionne contemple d'un œil attendri ses enfants qui s'amuse au loin. Assise à l'ombre d'un arbre centenaire, elle profite de cette fin de journée estivale pour s'accorder un moment de répit. *Les dernières semaines ont été éprouvantes*, songe-t-elle avec tristesse. Instinctivement, elle pose une main sur son ventre arrondi, comme pour protéger l'enfant qui grandit en elle. Secrètement, elle espère que cette grossesse sera la dernière. À quarante ans, mère de huit garçons et de quatre filles, l'épouse du seigneur Olivier-Eugène Casgrain estime qu'elle a accompli son devoir. Préconisé par l'Église catholique, le rôle de la femme consiste à mettre le plus d'enfants possible au monde. *J'avais dix-sept ans lorsque Eugène est né. Dire qu'il s'est marié à Philomène il y a deux mois... Le temps passe si vite.* Fermant les yeux pour mieux plonger dans ses souvenirs, elle se revoit petite fille, heureuse et insouciante.

À cette époque, son père était un riche marchand de la Côte-du-Sud pour qui elle éprouvait un mélange de crainte et d'admiration. Il menait ses affaires et les membres de sa famille avec beaucoup de fermeté. Plus d'une fois, la petite Hortense s'était blottie dans les jupes de sa mère pour échapper au regard sévère et à la grosse voix de son père. De stature imposante, Amable Dionne en faisait trembler plus d'un. Autant il pouvait se montrer dur en affaires, autant il faisait preuve de générosité envers sa famille et sa communauté. N'ayant pas eu la chance de fréquenter longtemps l'école, il s'était promis que ses enfants étudieraient dans les meilleurs collèges. Et il avait tenu parole. Avec les années, Hortense avait appris à aimer ce père qui, sous une apparence austère, dissimulait un cœur d'or. Grâce à son sens des affaires et à sa fortune considérable, Amable Dionne avait acquis les seigneuries de La Pocatière et des Aulnaies vers 1830. Il avait fait construire un splendide manoir dans chacune d'elles. « Tout cela

vous reviendra ainsi qu'aux enfants après ma mort », répétait-il à sa femme Catherine. Hortense essuie discrètement une larme. Le souvenir du décès de son père, survenu il y a quatre ans, est encore vif. Elle a beau se dire que celui-ci est mort entouré des siens dans son manoir de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et qu'il avait atteint l'âge respectable de soixante et onze ans, la douleur n'en est pas moins présente pour autant. *Plus de deux mille personnes ont assisté à ses funérailles. Pauvres et riches ont tenu à lui rendre un dernier hommage*, se dit-elle avec fierté. Elle a une pensée pour sa mère, qui habite le manoir avec la famille d'Élisée, son fils cadet. *J'irai la voir en rendant visite à Georges*. Un large sourire éclaire son visage. Elle ne peut cacher sa joie à l'idée que l'un de ses fils sera ordonné prêtre dans quelques semaines. Compter un prêtre parmi ses enfants, n'est-ce pas le rêve de toute bonne mère catholique ? Hortense s'est réjouie lorsque son deuxième fils lui a fait part de ses intentions. « Tu as pris la bonne décision, Georges. Je sais que tu seras heureux dans ta nouvelle vie », lui avait-elle dit en ne le quittant pas des yeux. Ce garçon ne lui avait jamais causé de soucis. De nature joviale et généreuse, il prenait la vie du bon côté et ne s'apitoyait pas sur son sort. *Bientôt, mon cœur de mère sera comblé. Un prêtre et une religieuse dans la même famille, que demander de mieux ?* Et pourtant, Hortense avait ressenti un pincement au cœur lorsque sa fille Hermine avait prononcé ses vœux de religieuse. « Hermine est trop jeune et Montréal est si loin de chez nous. Pourquoi ne pas avoir choisi une communauté religieuse plus proche ? » avait-elle demandé à son mari lorsqu'ils s'étaient retrouvés dans l'intimité de leur chambre à coucher. Celui-ci avait haussé les épaules en signe d'ignorance. Avec la bénédiction paternelle, l'adolescente de treize ans avait quitté la maison familiale pour prendre le chemin de la Congrégation Notre-Dame de Montréal. Après lui avoir rendu visite à quelques reprises, Hortense avait dû reconnaître que sa fille aînée semblait épanouie et heureuse dans son oasis de paix et de prière. Sœur Sainte-Marie-de-la-Merci n'avait rien de la jeune fille aigrie ou tourmentée, ce qui avait beaucoup rassuré et réconforté sa mère.

Hortense aperçoit son mari qui vient dans sa direction d'un pas énergique et plein d'assurance. Elle ne peut s'empêcher d'admirer sa prestance. *Même coiffé d'un grand chapeau de paille, il a fière allure*, se dit-elle.

— Venez vous asseoir près de moi, l'invite-t-elle gentiment. Il fait si bon.

Olivier-Eugène acquiesce d'un signe de tête.

— Les enfants ne sont pas trop turbulents aujourd'hui? s'enquiert-il.

— Ça leur fait du bien de pouvoir lâcher leur fou. Depuis des jours, ils se morfondent à l'intérieur à cause de la pluie.

— Vous semblez prendre du mieux, constate-t-il en l'observant avec bienveillance. Est-ce l'effet du grand air?

Elle lui sourit avant de répliquer :

— Le retour du beau temps aide à remonter le moral. Mais la douleur d'avoir perdu Pierre-Adolphe ne quitte jamais mon esprit.

Il lui serre la main en guise de réconfort.

— Donnez-vous un peu de temps, Hortense. Son décès date de quelques semaines.

— Il n'a vécu que quatre mois...

— Et il a été malade tout ce temps, lui fait-il remarquer. Rappelez-vous les paroles du médecin lorsque notre fils est né.

— Je sais, Eugène. Il lui donnait bien peu de chances de survivre. Un an, tout au plus.

Ne souhaitant pas que sa femme replonge dans son chagrin, le seigneur de L'Islet lui murmure à l'oreille :

— Concentrez-vous sur ceux qui restent. Ils ont besoin d'une mère aimante.

Ces derniers mots ont l'effet escompté. Hortense redresse le dos et les épaules.

— Vous avez raison, Eugène. Je dois surmonter mon chagrin. J'ai négligé les enfants ces derniers jours. Cela ne se reproduira plus, je vous le promets.

Un coup d'œil à son époux lui démontre qu'il ne la juge pas. *Père n'aurait pu choisir un meilleur homme pour moi.* Un silence apaisant s'installe. Hortense regarde son mari bourrer consciencieusement sa pipe. Son esprit la ramène vingt-quatre ans en arrière.

Par une matinée froide et pluvieuse de mai 1832, elle avance au bras de son père dans l'église de Kamouraska. Olivier-Eugène Casgrain tourne vers elle un visage souriant. Elle le trouve élégant dans sa redingote noire et son haut-de-forme en soie. Timidement, elle baisse les yeux tout en continuant d'avancer vers lui et le prêtre qui l'attendent au pied de l'autel. À quinze ans, Hortense Dionne est la première des enfants d'Amable Dionne et de Catherine Perrault à se marier. La jeune fille s'est pliée à la décision paternelle en s'abstenant de tout commentaire désobligeant, même si elle se trouve bien jeune pour se marier et qu'elle n'a pas choisi l' élu de son cœur. Son futur époux est à la fois notaire et seigneur. La famille Casgrain a longtemps été associée en affaires avec celle des Dionne. Seule consolation pour la jeune fille : l'homme qu'elle va épouser n'a que cinq ans de plus qu'elle. Hortense avait craint de marier un vieil homme bedonnant au crâne dégarni et à l'oreille un peu sourde. Dans l'église sombre et humide, Hortense Dionne unit sa destinée à celle d'Olivier-Eugène Casgrain, le cœur un peu plus léger. Elle envisage l'avenir avec moins d'appréhension. L'homme qui se tient à ses côtés lui semble bon et honnête. Il a un regard franc et direct. Elle sourit à ses trois sœurs. Pensionnaires chez les Ursulines de Québec, Hénédine, Adèle et Olympe ont obtenu une

permission spéciale pour assister au mariage d'Hortense. La jeune fille salue respectueusement madame Taché et son fils Pascal-Achille assis sur le banc seigneurial.

Père a versé une dot de huit mille dollars dans la corbeille de mariage. Une somme considérable et alléchante pour le futur époux, ne peut-elle s'empêcher de penser.

— À quoi songez-vous? demande soudain Eugène, l'arrachant à ses souvenirs.

— Au passé, répond-elle en lui adressant un petit sourire énigmatique.

— Mais encore.

Elle agite son éventail un moment, le regard au loin.

— M'auriez-vous épousée si ma dot avait été réduite de moitié?

— Vous croyez que je vous ai mariée pour votre argent?

— Ne me répondez pas par une autre question, Eugène.

— Je cherchais une femme bien éduquée, charmante et de physique agréable. Vous correspondiez à mes attentes. Je vous ai trouvé spirituelle et ravissante dès notre première rencontre.

— Nous nous sommes fréquentés si peu de temps.

— Suffisamment pour me faire une opinion à votre sujet.

La sentant perplexe, il ajoute :

— Jamais je n'aurais consenti à épouser une femme dénuée d'esprit et de qualités de cœur. Et ce, même si la dot avait été encore plus importante. L'argent n'était pas à négliger. Je mentirais en prétendant le contraire, mais il venait en second dans mon ordre de priorité.

— Votre sincérité vous honore et me va droit au cœur.

Il lui baise tendrement la main.

— Pourquoi ne pas m'avoir posé cette question bien avant ?

— J'attendais le moment propice, répond-elle simplement.

Au bout d'un moment, Eugène fait mine de se lever.

— L'après-midi tire à sa fin. Vous devriez rentrer et vous étendre un peu avant le souper.

— Mais je ne suis pas fatiguée, proteste-t-elle.

— Dans votre état, mieux vaut ne pas courir de risque. Le médecin a été formel. Il a recommandé le repos et le moins d'efforts possible.

— Ce bon docteur semble oublier que j'ai mis au monde douze enfants sans en perdre un seul à la naissance. Et je n'ai pas passé mes grossesses alitée dans ma chambre à fixer le plafond.

— Ce n'est pas ce qu'il vous demande. Vous pouvez vous adonner à la musique, à la broderie...

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase que des cris qui n'ont plus rien de joyeux se font entendre.

— Encore Edmond et Léonce qui se chamaillent, soupire le père de famille. Ne bougez pas, je vais régler ce petit différend.

Eugène s'éloigne au pas de course pour aller séparer les belligérants. En apercevant leur père venir en leur direction, les deux frères cessent aussitôt le combat et prennent un air contrit. Incapable de saisir les propos échangés entre son mari et ses fils, Hortense ne peut qu'observer la scène de loin. À son habitude, Edmond gesticule en parlant alors que Léonce se tient immobile, les bras croisés sur sa poitrine. Après quelques minutes, elle les

voit se serrer la main. Le geste semble un peu forcé. *L'important, c'est qu'ils se soient réconciliés*, pense la mère, qui déteste les conflits. Son regard se pose sur sa fille Eugénie qui n'ose bouger, comme si elle attendait une permission pour le faire. *À douze ans, cette enfant fait preuve d'une telle sagesse. Suivra-t-elle les traces de sa sœur Hermine?* s'interroge Hortense. Eugène fait à sa femme un geste de la main pour lui signifier que la paix est revenue. Le petit groupe se dirige tranquillement vers elle. Avec précaution, Hortense se lève et va à leur rencontre. Ayant déjà oublié leur dispute, Edmond et Léonce bavardent gaiement. Remerciant son mari du regard, elle glisse son bras sous le sien pour rentrer au manoir. Bien que la demeure de son mari ne soit pas aussi imposante que celle de son père, Hortense s'y sent bien. Surtout lorsque la maison est remplie de monde et que la musique bat son plein. Tout comme sa femme, Eugène aime recevoir parents et amis, que ce soit pour un repas ou pour une nuit. Mais ces dernières semaines, le manoir du seigneur Casgrain s'est fait bien silencieux. Hortense soupçonne son époux d'y être pour quelque chose. *Il a sans doute demandé à son frère et à ses sœurs de suspendre momentanément leurs visites afin de ne pas me fatiguer. Pourtant, un peu de compagnie m'aiderait à passer le temps et à me sentir moins isolée.*

* * *

Depuis la naissance de Gustave-Adolphe survenue en février 1857, Hortense se sent revivre. Elle n'a pas mis de temps à se remettre sur pied. «Le lit, c'est terminé ! a-t-elle clamé un matin à la servante qui tentait de la convaincre du contraire. J'y suis restée assez longtemps.» D'un geste décidé, elle a repoussé ses couvertures. Après avoir glissé ses pieds dans des mules et enfilé un peignoir, Hortense s'est levée sans éprouver le moindre malaise. Ses forces et l'appétit lui sont revenus rapidement. Tous les matins, si le temps le permet, elle fait quelques pas à l'extérieur. Respirer l'air salin du fleuve lui fait le plus grand bien. «N'allez pas trop loin, vous n'êtes pas tout à fait remise de votre accouchement»,

lui avait recommandé Eugène le premier jour. «Ne craignez rien, je n'abuserai pas de mes forces», lui avait-elle répondu en le gratifiant d'un sourire.

Les semaines ont passé et l'été s'est installé. Hortense a pu renouer avec son passe-temps préféré : le jardinage. Chaque année, elle prend un soin jaloux des fleurs qui poussent autour du manoir. Coiffée d'un chapeau de paille à large bord, elle passe de longs moments au jardin, souvent seule, parfois en compagnie de Clara. Patiemment, elle explique à sa fille de quatre ans les soins qu'il faut apporter à chaque plante pour qu'elle soit belle et en santé. La fillette écoute attentivement sa mère tout en arrosant avec précaution les fleurs. Elle prend son rôle très au sérieux. Hortense la surveille du coin de l'œil et se réjouit que la plus jeune de ses filles démontre un intérêt pour le jardinage. *Clara est encore bien jeune, mais elle est plus enthousiaste que ses sœurs l'étaient au même âge. Cette année, elle m'aidera à choisir les plus belles fleurs pour orner les autels de l'église,* se promet la mère. Depuis son mariage, Hortense voit à fleurir l'intérieur de l'église et ne laisse personne d'autre s'en occuper. «Je suis l'épouse du seigneur de L'Islet, il est normal que cette tâche m'incombe», avait-elle expliqué au curé lorsqu'elle lui avait fait part de ses intentions. Celui-ci lui avait donné la permission d'un signe de tête. Profitant du passage d'Hortense à l'église, le prêtre lui avait proposé de chanter durant les messes. «On m'a dit que vous possédiez une voix superbe, madame Casgrain. Il serait dommage de ne pas la mettre au service de la communauté.» Hortense n'avait eu d'autre choix que d'accepter la demande du curé. Quant à Eugène, il ressent une bouffée de fierté chaque fois que la voix cristalline de son épouse accompagne les cantiques religieux des messes dominicales.

Chapitre 2

Hortense a tenu à passer quelques jours auprès de sa mère. Eugène la reconduit à la diligence après les funérailles de Louise-Adèle. Durant le trajet, Hortense retient difficilement ses larmes. La perte de sa sœur l'afflige. *Heureusement, Adèle n'était pas seule. Caroline est venue prendre soin d'elle tous les jours depuis sa maladie. Pauvre Adèle ! Son agonie a été longue et pénible. D'après Caroline, elle était constamment à bout de souffle et faisait peine à voir*, songe tristement Hortense. La jeune femme se sentait si proche d'Adèle, sa cadette d'un an. Une belle complicité les unissait. Toutes les deux avaient fait un bon mariage. Alors qu'Eugène Casgrain avait délaissé le notariat pour s'occuper à temps plein de sa seigneurie, Jean-Thomas Taschereau s'était investi à fond dans sa profession. Le mari d'Adèle était devenu juge de la Cour supérieure en 1855. Le couple avait toujours vécu à Québec. Dans la diligence qui file vers la Côte-du-Sud, Hortense s'inquiète pour les trois enfants de sa sœur. Ils lui ont paru désemparés durant les funérailles de leur mère. Elle tente de se changer les idées, mais n'y parvient pas. Par moments, elle somnole. Le son puissant du cor la fait sursauter. Il annonce l'arrivée de la diligence au bureau de poste de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Hortense se redresse sur son siège et remet de l'ordre dans sa tenue. Le voyage a été long et pénible. Elle frotte ses épaules endolories, malmenées par les cahots de la route. Le dégel printanier a rendu la route presque impraticable. Hortense est la première passagère à descendre de la voiture. Le conducteur s'affaire à décharger le toit utilisé comme porte-bagages. L'homme porte un capot en peau de mouton noué à la taille par une ceinture fléchée rouge vif. De nature joviale, il sifflote tout en travaillant. Hortense envie sa joie de vivre. Une main se pose soudain sur son épaule. En se retournant, elle aperçoit son frère Élisée.

— Comment as-tu su que je viendrais? lui demande-t-elle, surprise.

— Eugène nous a envoyé une dépêche télégraphique. Viens, ne restons pas ici.

D'une main, il récupère le bagage de sa sœur et de l'autre, il l'entraîne vers la calèche. Le cheval piaffe d'impatience en les apercevant. Hortense se dépêche de monter dans la voiture. Élisée grimpe à son tour et saisit les rênes qu'il secoue d'un mouvement sec pour inciter le cheval à avancer. La bête obéit. Concentré sur la route, l'homme ne dit mot. Hortense se protège le visage avec son écharpe. Elle regrette sa cape à capuchon qui l'aurait mieux gardée au chaud que ce manteau court en laine. Le temps s'est refroidi depuis la veille. Elle frissonne.

— Comment va mère? s'informe-t-elle après un long silence.

— Pas très bien. Elle mange à peine et s'isole dans sa chambre. Je suis soulagé que tu sois venue. Ta présence va sûrement la reconforter.

— Je l'espère.

À la vue de la grande maison en pierre, Hortense serre les lèvres pour contenir son émotion. Tant de beaux souvenirs se rattachent à cette demeure. Mais aujourd'hui, la gaieté n'est pas au rendez-vous. Elle ne peut s'empêcher d'admirer l'imposante façade.

— Tout est si beau! s'exclame-t-elle. Mère doit être soulagée que tu vives tout près et que tu vois à tout.

— Cette maison m'appartiendra un jour, tient-il à lui rappeler. Il est normal que je prenne soin de mon bien.

— Bien sûr, se contente-t-elle de répondre.

À la mort de son père, Élisée est venu vivre au manoir en compagnie de sa jeune épouse Clara. En héritant de la seigneurie,

il devenait le nouveau seigneur de La Pocatière. Amable Dionne n'avait eu que deux fils. À l'aîné, il avait légué la seigneurie de Saint-Roch-des-Aulnaies et au cadet, celle de La Pocatière. Élisée et Clara étaient demeurés deux ans au manoir de La Pocatière avant d'emménager dans une maison située à une distance d'un demi-mille. Le couple a déjà quatre garçons dont l'âge varie entre un et sept ans. De nouveau enceinte, Clara souhaite cette fois-ci mettre au monde une fille.

Dès qu'elle franchit le portail du manoir, Hortense est accueillie par Angélique.

— Madame Eugène ! C'est votre mère qui va être contente.

Le visage franc et ouvert de la vieille servante apaise Hortense qui se jette aussitôt dans ses bras. La toux discrète d'Élisée la rappelle à l'ordre. À regret, elle s'écarte. Un bruissement de jupes lui signale l'arrivée de sa belle-sœur. Celle-ci affiche un sourire poli.

— Je lisais au salon en t'attendant. As-tu fait bon voyage ? s'enquiert la jeune femme de vingt-six ans.

— Les chemins étaient mauvais. Je ne suis pas fâchée d'être arrivée.

— Angélique a préparé ta chambre. Tu peux aller te rafraîchir si tu le souhaites.

— C'est gentil, mais je préfère voir ma mère pour l'instant. Élisée m'a prévenue qu'elle passe ses journées repliée sur elle-même.

Clara hoche la tête.

— J'ai tout essayé pour qu'elle quitte sa chambre. Rien à faire.

La jeune femme baisse la voix.

— À mon avis, madame Dionne se sent coupable de ne pas avoir assisté aux funérailles d'Adèle.

— Le trajet aurait été trop long et trop fatigant pour une femme de son âge, l'interrompt son mari. Mère a soixante-quatorze ans. Nous avons pris la bonne décision en restant ici.

Son ton ferme et un peu sec n'incite pas Clara à argumenter. Hortense a pitié de sa belle-sœur et prend son parti.

— Ta femme a raison, Élisée. Mère aurait sûrement voulu être présente. C'est la troisième de ses filles qui décède. Toutes ont été enterrées à Québec. Cela fait loin pour aller se recueillir sur leurs tombes.

Ne lui laissant pas le temps de répliquer, elle confie son manteau, ses gants et son chapeau à la domestique, puis monte l'escalier menant à la chambre de sa mère. Après avoir frappé un coup discret à la porte, elle entre sans attendre de réponse. La pièce est plongée dans une semi-obscurité. Quelques rayons de lumière percent les persiennes closes. Catherine Perrault est assise près de l'âtre et semble somnoler. Hortense s'approche doucement.

— Bonsoir mère, dit-elle tout bas en posant une main sur son bras.

La vieille dame ouvre les yeux et reconnaît sa fille.

— Hortense! Tu es là depuis longtemps? demande-t-elle d'une voix éteinte.

— Quelques minutes seulement.

Tassée dans son fauteuil, la veuve d'Amable Dionne a une mine affreuse. *Comme si toute vie l'avait quittée*, songe Hortense, le cœur serré.

— Comment était-ce?

Hortense s'attendait à cette question bien légitime. Elle répond avec un calme qu'elle est loin de ressentir :

— Une belle cérémonie, sobre et discrète, à l'image d'Adèle. La chapelle des Ursulines était pleine de monde. Les religieuses ont chanté magnifiquement.

— Ma seule consolation, c'est qu'elle repose auprès d'Henriette. Tes deux sœurs sont réunies.

L'image de la fille aînée de la famille Dionne s'impose à l'esprit d'Hortense. Morte de consommation en 1838, quelques mois après la naissance de son seul enfant, Henriette n'avait que vingt-trois ans à son décès. Elle avait été inhumée dans l'église des Ursulines de Québec. Selon ses dernières volontés, l'enfant avait été confié à ses grands-parents Dionne et aux bons soins de sa tante Olympe en attendant que son père, Georges Desbarats, puisse s'occuper de lui. *Henriette serait fière de son garçon. Édouard est devenu un beau jeune homme de vingt-trois ans qui a choisi de s'associer à son père dans le domaine de l'imprimerie.*

Hortense observe discrètement sa mère. Des larmes coulent sur les joues de la vieille dame. Sans prononcer un mot, sa fille lui tend un mouchoir.

— Merci, murmure la veuve en s'épongeant les yeux. Promets-moi une chose, Hortense.

— Laquelle, mère ?

— Celle de prendre soin de ta santé. Trois de tes sœurs ont été emportées par une maladie de poitrine. Je ne veux pas qu'il t'arrive le même sort.

Touchée par cet élan du cœur, Hortense s'agenouille devant sa mère et pose sa tête sur les genoux de celle-ci.

— Mourir après ses enfants est la pire chose qui puisse arriver à une mère, affirme Catherine Perrault en caressant les cheveux de

sa fille. Je ne le souhaite à personne. La mélancolie qui s'empare de nous devient profonde, lancinante. Elle nous enlève tout entrain et toute joie de vivre.

Hortense se redresse et prend les mains de sa mère entre les siennes.

— Ne vous laissez pas porter par le découragement, mère. Vous traversez une période difficile, mais elle ne durera pas éternellement. Adèle a toujours eu une santé délicate. Ces derniers temps, elle souffrait beaucoup. Jean-Thomas était à son chevet, ainsi que ses deux fils, lorsqu'elle a rendu l'âme. Son mari m'a confié qu'elle implorait Dieu de venir la chercher depuis un moment.

— Jean-Thomas t'a vraiment dit ça ? s'étonne la vieille dame.

— Pourquoi vous mentirais-je ? Il était très affecté par le décès d'Adèle. Je l'ai senti brisé par la peine.

— Il s'en remettra. Comme tous les hommes qui perdent leur femme prématurément, il se remariera bien vite.

Le ton amer de Catherine surprend sa fille.

— L'homme n'est pas fait pour vivre seul, Hortense. Il a besoin d'une présence féminine à ses côtés. Ton père aurait fait la même chose si j'étais partie avant lui. Regarde autour de toi, tu verras que plusieurs veuves ne se remarient pas. Il faut croire que les femmes apprécient la liberté dont elles ont été privées depuis leur naissance. En se mariant, elles passent de la tutelle de leur père à celle de leur époux. Une fois veuves, elles ne dépendent plus d'un homme et peuvent agir à leur guise.

Hortense reste sans voix. *Plaisante-t-elle ou pense-t-elle vraiment ce qu'elle vient de dire ?*

— Par ton regard ahuri, j'en déduis que mes propos t'ont secouée. T'aurais-je scandalisée ?

— Plutôt étonnée, rectifie Hortense. Un tel discours ne vous ressemble pas, mère.

— Et pourquoi donc? Je n'ai fait qu'exprimer à voix haute ce que bien des femmes pensent. Que nous a-t-on appris depuis l'enfance, sinon à être soumises et obéissantes, réservées et silencieuses? Lorsque l'occasion se présente de gagner de l'indépendance, il serait bête de ne pas la saisir.

— Avez-vous été si malheureuse auprès de père?

— Ton père n'était pas un homme méchant. Il ne m'a jamais maltraitée. Je n'ai manqué de rien. Mais j'ai vécu dans son ombre. Je me suis effacée pour lui donner toute la place.

Elle s'interrompt pour prendre la carafe et se verser un verre d'eau qu'elle boit ensuite à petites gorgées.

— Comprends-moi bien, Hortense. Je ne jette pas le blâme sur ton père et je n'essaie pas de le discréditer à tes yeux. Il a agi comme les hommes de son époque. Il n'était ni pire ni meilleur que les autres.

— Père était un homme important dans la région. Il se devait d'user d'autorité.

— Je n'ai jamais mis son autorité en question, réplique la veuve d'Amable Dionne. Combien de temps restes-tu? demande-t-elle, désireuse de clore le sujet.

— Je ne sais pas. Quelques jours, peut-être une semaine.

— Bien, j'en suis heureuse.

Catherine Perrault passe soudain une main sur son front et ferme les yeux.

— Êtes-vous souffrante, mère?

— Cette pendule me donne mal à la tête. Je ne supporte plus son tic-tac agaçant qui résonne dans la chambre à tout moment. Il m'empêche de dormir la nuit.

Hortense se lève et récupère l'objet de bronze posé sur la cheminée de marbre noir.

— Elle ne vous importunera plus. Je verrai à ce qu'on lui trouve un autre endroit.

— Merci. Si cela ne t'ennuie pas, je ferais une petite sieste.

— J'allais vous le proposer. Je vais en profiter pour vider ma trousse de voyage. À bientôt, mère, murmure sa fille qui dépose un tendre baiser sur la joue fanée.

Une fois la porte refermée, Hortense s'y appuie le dos quelques secondes. *Jamais je n'aurais imaginé que ma mère puisse entretenir de telles idées d'émancipation. Surtout à son âge...*

— Mais que faites-vous avec cette pendule dans les bras? chuchote Angélique.

Hortense s'écarte de la porte et tend l'objet encombrant à la domestique.

— Ma mère ne veut plus la garder dans sa chambre. Son tic-tac bruyant lui tape sur les nerfs. Mets cette pendule dans une autre pièce. Au boudoir, précise-t-elle après un instant de réflexion.

— Bien, madame Eugène. Votre chambre est prête. J'ai défait votre malle et suspendu vos robes dans la penderie.

— Toujours aussi efficace, ma bonne Angélique, répond Hortense en la gratifiant d'un sourire reconnaissant.

* * *

Après une semaine au manoir de La Pocatière, Hortense commence à trouver le temps long. Elle a hâte de retrouver ses enfants et son mari. Un après-midi, alors qu'elle est au salon avec sa mère, elle aborde le sujet.

— Il est temps pour moi de retourner à L'Islet, déclare-t-elle en fixant le soleil qui décline à l'horizon.

— Tu t'ennuies à ce point en ma compagnie ?

Hortense tourne la tête vers sa mère et surprend son regard moqueur. Heureuse de constater que la vieille dame a retrouvé son sens de l'humour, elle répond en souriant :

— Bien sûr que non. Je suis heureuse d'être auprès de vous. Mais toute bonne chose a une fin, comme dit le proverbe. Je n'aime pas m'absenter trop longtemps et laisser les domestiques livrés à eux-mêmes. Ils ont besoin d'être encadrés afin que le travail soit bien fait.

— Tu as toujours su tenir maison et commander adéquatement tes domestiques. Je ne pense pas que quelques jours d'absence feront une grande différence.

— Peut-être, mais je préfère ne courir aucun risque. Et puis, vous me semblez en bien meilleure forme qu'à mon arrivée.

— Ta présence m'a fait du bien. Ensemble, nous avons échangé de vieux souvenirs et parlé d'une façon sereine de tes sœurs décédées. J'ai même ri à certains moments. Ce n'est pas avec Élisée ou sa femme que je me permettrais un tel épanchement. Ces deux-là sont si collet monté !

— Vous exagérez, mère, proteste mollement Hortense. J'admets que mon jeune frère est parfois strict, mais Clara me semble moins rigide.

— Ce n'est pas toi qui dois les supporter, grommelle sa mère. Ces deux-là sont tristes comme un éteignoir. Et ils se demandent pourquoi je m'isole dans ma chambre ! Là au moins, je ne vois pas leurs visages renfrognés.

— Mais pourquoi vous couper ainsi du reste du monde ? Même si Élisée a hérité de la seigneurie à la mort de père, nous avons tous convenu de vous verser une rente viagère et de vous laisser vivre au manoir tant et aussi longtemps que vous le souhaitez. Pourquoi ne pas y donner de belles fêtes familiales comme vous le faisiez auparavant ? Chaque occasion de l'année était prétexte à la fête. Tout le monde s'amusait ferme.

Catherine Perrault réfléchit un moment avant d'affirmer d'un ton énergique :

— Tu as raison. Cette maison a grand besoin d'être égayée. La musique, les chants, la danse, les rires des enfants doivent résonner de nouveau dans chaque pièce. Dès que la belle saison reviendra, je vous inviterai tous. Nous ferons de belles promenades au verger et au jardin.

Le visage de la veuve rayonne de bonheur. *Je l'ai rarement vue si enthousiaste*, se réjouit sa fille. Comme si elle lisait dans les pensées d'Hortense, la vieille dame ajoute en lui adressant un clin d'œil :

— Ta suggestion n'est pas entrée dans l'oreille d'une sourde. Le manoir de La Pocatière sera de nouveau un endroit où il fait bon vivre. Élisée et Clara devront se faire à l'idée et regagner leur maison.

Hortense admire sa détermination. *Je peux maintenant rentrer chez moi le cœur plus léger. Mère ne se laissera pas mourir de chagrin. Elle s'est donné une mission et elle réussira.*